

Christian Seignobos

2011

**Biographie succincte d'Eldridge
Mohammadou**

Publication électronique

© Réseau Méga-Tchad

<http://lah.soas.ac.uk/projects/megachad/divers.html>

Biographie succincte d'Eldridge Mohammadou¹

Christian Seignobos (directeur de recherche émérite, IRD)

Lors de l'enterrement d'Eldridge² Mohammadou dans le petit cimetière du Plateau à Garoua le 28 février 2004, certains des participants portèrent témoignage sur ce défunt déjà célèbre. Chacun, à la fin de la cérémonie, eut le sentiment de n'avoir connu qu'une facette du personnage. Il semblait, pour la plupart de ses pairs, qu'il ne pouvait y avoir d'autre vie d'Eldridge que celle de son œuvre.

Eldridge s'était à ce point protégé sa vie durant que tous s'interrogeaient : qui était-il ? On lui découvrait alors brusquement une famille de huit enfants et de près du double de petits-enfants. Ce ne furent pas le camp des métis, bien présent ce jour-là, qui procédait à son inhumation³, ni celui des musulmans avec son fils Abdou, marabout connu à Yaoundé, pas plus que l'association Tabital Pulaaku qui, feignant de croire qu'il était dans leur mouvance, tentèrent une récupération de dernière minute. C'est la fille d'Eldridge, Nicole, forte personnalité et image de son père, qui avait retrouvé Mohammadou sur le tard, qui prit en main la cérémonie et imposa un prêtre. On découvrit ainsi qu'Eldridge avait reçu une éducation catholique, étonnement chez ses collègues⁴.

Les autorités, en la personne de Zakarie Perevet, ministre de la Recherche, et les délégations des universités de Maiduguri et de Ngaoundéré, saluèrent le passé du professeur (Historian Professor Universities of Maiduguri et Ngaoundéré, comme il était mentionné sur sa dernière carte de visite). Les autorités lui décernèrent, à titre posthume, une médaille qui n'allait pas vraiment avec le personnage. Eldridge ne fut que récemment enseignant. Il ne se revendiqua toute sa vie que du titre de « chercheur mbororo ». Pour la communauté scientifique, surtout expatriée, il ne faisait aucun doute qu'Eldridge laissait une œuvre, et quelle œuvre ! De nombreux ouvrages, des articles, des traductions, des enseignements, des émissions de radio, sans compter les conférences données lors de différentes manifestations, festivals ethniques, semaines culturelles, « fête du trône »... Peu de travaux en sciences humaines, portant sur le nord du Cameroun, échappent à une référence à ses écrits. Le plus cité, assurément le plus mal lu des chercheurs du nord du Cameroun, Eldridge reste, malheureusement, souvent « connu pour être célèbre ». Son œuvre, pas facile à lire, il est vrai, sur le papier bible de l'édition de Tokyo - et encore faut-il parvenir à s'en procurer des exemplaires - demande à être mieux diffusée, mais elle gagnerait aussi à être accompagnée d'un mode d'emploi.

¹ Extrait d'un ouvrage à paraître *Comment peut-on lire l'œuvre d'Eldridge Mohammadou ?*

² Décédé à Maiduguri le 17 février 2004.

³ Deux femmes, Mme A.Y. Bako, épouse de l'ancien maire de Garoua et « Adja Pierrette », fille de l'administrateur P.F. Lacroix, et épouse de l'ancien premier ministre Sadou Hayatou, ont été la cheville ouvrière, via le secrétaire général à la Présidence, J.M. Atangana Mebara, du rapatriement du corps d'Eldridge depuis Maiduguri à Garoua, et de ses obsèques.

⁴ Une messe sera même célébrée au centre de la Croix Rouge, grâce à l'entremise de Mme A.Y. Bako.

Pour compter parmi ses lecteurs les plus assidus, pour avoir – ce qui n'est pas fréquent – fait du terrain avec lui, et l'avoir côtoyé près de trente-cinq ans, en particulier lors de la décennie 1980, dans le cadre de l'Institut des Sciences Humaines de Garoua, il nous est apparu que l'œuvre d'Eldridge Mohammadou ne pouvait être comprise sans que ne soient connus et le personnage et le contexte dans lequel il a recueilli ses données et rédigé son œuvre. Cette démarche se justifie pour toute œuvre qui se respecte, mais sans doute plus encore dans le cas d'Eldridge.

Il m'a semblé utile de consacrer quelques lignes à la vie et à l'œuvre d'un personnage, dont chacun croit déjà savoir l'essentiel alors qu'Eldridge n'est jamais tout à fait où on l'attend. J'ai alors décidé d'obtenir de lui une forme de biographie, qu'il se raconte, ce qui devait, par la suite, éviter le pathétique de thuriféraires aux excès imprudents qui ne servent pas forcément l'image du « grand homme⁵ ». Contre toute attente, ce fut assez facile⁶. Les premiers entretiens ont été réalisés avec mon collègue O. Iyebi Mandjek, dans les années 1980, puis, au fil de nos rencontres, principalement : mars, août, septembre 1993, mai 2002 et novembre 2003. Le 27 octobre 2003, nous nous sommes trouvés ensemble dans l'avion qui le ramenait au Cameroun, après un séjour au Japon, puis dans le train Yaoundé-Ngaoundéré et, enfin, à la procure de Ngaoundéré. Déjà affaibli, se déplaçant avec difficulté, il se montrait toujours aussi préoccupé de faire grossir son score bibliométrique et quasi obsédé pour clore son dernier livre sur les Baare-Camba. Il manquait deux chapitres à rédiger.

J'ai opté, dans cette introduction biographique, pour une convention classique du genre, qui est linéaire, de la naissance à la mort. J'assume, au nom d'une compréhension plus immédiate, toutes les critiques relevant de cette démarche qui expose à l'écueil téléologique.

1. L'auteur par lui-même ou presque : la jeunesse de Maurice Eldridge

Le père de Mohammadou, George William Eldridge (1909-1979) est anglais. Il ne peut vivre dans la société anglaise, ni dans celles des colonies britanniques qu'il considère comme profondément hypocrites et racistes. Mohammadou le présente comme « comptable et businessman de métier ». Il sera comptable à Yaoundé à la John Holt & Co de Liverpool, ancêtre de la W.King, dite « Kampani » dans le Nord-Cameroun, elle-même issue de la Royal Niger Compagny.

Il est affecté à Garoua où il épouse, selon la tradition, devant un malum, Mayrhama, une Peule Yillaga de la branche de Bindir, apparentée (Waziri) au lamido de Mayo Loué. Sa mère accouche le 15 janvier 1934 et, en l'absence du père, le déclare sous le nom de Mohamadou. Son père l'appellera Maurice⁷.

⁵ Ce serait donc une biographie autorisée par l'intéressé dans le sens où il connaissait et nourrissait mon projet, mais hélas non validée.

⁶ Je n'ai eu à faire que peu de recherches connexes, excepté auprès de quelques personnes.

⁷ Au moment de sa fièvre identitaire, au tout début de sa carrière, il aurait, dit-on, signé Mal Idrissou. Les auditeurs de Radio Garoua restent, quant à eux, persuadés que M. Eldridge est, en réalité, Mohamadou Idrisse (altération de Eldridge). A la fin des années 1960, il appliquera

L'empathie qu'il manifeste à l'endroit des métis pourrait parfois laisser supposer qu'il connut la « cité des métis » de Yaoundé. Cette institution était à l'emplacement de l'Emia (Ecole militaire interarmes). On l'appelait également « l'orphelinat des métis », alors que ces enfants avaient, presque tous, leur mère. Eldridge ayant, lui, son père, n'y fut jamais placé. Du reste, on ne retrouve nulle trace d'un passage dans les archives, non plus que dans le Journal Officiel⁸. On relève, en revanche, ceux d'autres métis comme Suzanne Adji, admise en 1939, ou Germaine Habiba (1942), future épouse du président Ahidjo, et qu'Eldridge dit avoir connue jeune.

George William se met à son compte à Garoua et parcourt, avec son camion, les marchés du Nord, où il vend ses marchandises : tissus, vêtements, bibeloterie diverse et variée. Les commerçants hausa de la région l'avaient surnommé Idrissou. En 1940, G.W. Eldridge, homme violent, gifle un administrateur, chef de subdivision de Garoua. On lui fait comprendre qu'il n'a plus sa place dans la colonie. À la même époque, le colonel Leclerc se prépare à Fort-Lamy. G.W. Eldridge part s'engager dans la colonne Leclerc, avec Bauer, un chercheur d'or de l'Adamaoua. Il prend avec lui Mohammadou et Fadimatou, sa marâtre – une Peule de Bindir, Mayrhama ayant été entre temps répudiée, Maurice avait alors 4 ans⁹. Maurice restera avec sa marâtre à Fort-Lamy pendant le temps du conflit du Fezzan (1941-1942) dans le quartier Jambalbar, chez un certain Abba Fodé. Laissé à lui-même à 7 ans, il ne va pas à l'école, passe ses journées à se baigner dans le Chari avec des camarades tchadiens. Il apprend l'« arabe mafi », qu'il oubliera par la suite. Les temps sont durs pour les enfants métis qui se font traiter de « cochons grattés ». Il connaîtra la faim. On imagine qu'il vécut là dans un sentiment constant de dérégulation. Eldridge, pourtant, ne cherchera jamais en relatant sa vie à forcer la compassion.

Son père poursuit la guerre et, en tant que britannique, il sert de lien avec le corps expéditionnaire anglais de Montgomery en Tripolitaine. Il sera également chef de convoi. Il avait emmené avec lui son chauffeur, qui mourra dans le désert du Tibesti et sera enterré au lieu-dit « la tombe du Camerounais », qui serait depuis signalée sur certaines cartes.

De retour de « sa » guerre, G.W. Eldridge reprend son fils à Fort-Lamy. Ils descendent à Fort-Archambault, où il sera expert-comptable à la Coton-Franc

à son nom une « orthographe améliorée » passant de Mohamadou à Mohammadou. Dans le cercle des métis de Garoua, il reste sous le nom de « tonton Maurice ». A Meiganga, où il était très lié à certaines familles jaafun, on l'appelait « tonton Eldridge ». Le moment de la construction de son nom Mohammadou reste un tabou. Vouloir l'expliquer entraînait de dissuasifs rabrouements. Eldridge l'imposera peu à peu au cours de sa carrière professionnelle.

⁸ Dans le Journal Officiel du Cameroun français, à la fin de la rubrique « personnel indigène », dans « divers », on enregistre entrées et sorties du pensionnat « la cité enfantine » : « Sont admis à la cité enfantine en qualité de pupilles du territoire, les enfants métis dont les noms suivent ». D'autres y sont admis, sous réserve de versement d'une pension trimestrielle.

⁹ Mayrhama faisait partie d'un groupe de jeunes femmes peules généralement issues de Mayo Loué. Femmes libres, elles vivaient avec des blancs de l'administration ou du privé. Par la suite, E. Mohammadou entretiendra des relations avec plusieurs d'entre elles.

(1943). Mohammadou joue avec des enfants sara et apprend le sango¹⁰. Une fois, tard dans la soirée, il faillit se faire attraper par une énorme hyène sur une poubelle en marge de la ville : grosse frayeur. Son père est non seulement violent, mais instable ; il part à Bangui à la recherche d'un autre emploi. Il y reste peu de temps, mais suffisamment pour que Mohammadou ait pu parfaire ses connaissances en sango. Puis, ils descendent l'Oubangui, en bateau à aubes, jusqu'à Brazzaville.

Son père devient exploitant forestier à Ouessou et assure le flottage de bois jusqu'à Brazza ; puis il décide de monter une société avec un associé yougoslave au Congo-Leopoldville : « La société allumettière du Congo ». Il ne voudra pas que Mohammadou le suive, prétextant que la colonie belge se montrerait trop raciste envers les métis. Il ne sait, en réalité, que faire de son rejeton. Il le laisse à Brazza en pension chez des sous-officiers antillais. Mohammadou ira voir son père de temps en temps à Léopoldville, où il l'attend à la gare Walter. Il habite les quartiers Potopoto et Bakongo à Brazzaville, où il vit alternativement chez deux familles guadeloupéennes, celle du sergent Méléze, qui a épousé une Oubangienne, et celle du sergent Léandre. Ce sont des familles nombreuses, chaleureuses et fort croyantes. Elles le mettent chez les louveteaux, avec lesquels il se baigne et pêche près des rapides du Congo, fait du vélo, a accès à la bibliothèque des pères, boit avec eux de la « frênette », une boisson alcoolisée à l'orange. Période heureuse de son enfance où il n'est plus un garçon des rues, jouant sur des poubelles. Il n'en fréquente pas moins les enfants du quartier et apprend le kikongo. Il assiste à la venue de De Gaulle à Brazza, en 1944, et comprend qu'il se passe quelque chose d'important. À Brazzaville, il refait son retard scolaire, obtient son certificat d'études et commence des études secondaires. Les pères spiritains chez qui il étudie sont les premiers à reconnaître chez Mohammadou les signes d'une personnalité hors du commun. Il retrouvera plus tard un de ses mentors, le père Lassiat, trappiste au Cameroun.

Les Pères vont alors l'envoyer faire sa quatrième au collège Stanislas à Cannes, chez les Maristes. Pensionnaire, il porte costume bleu marine et cravate, il découvre la Croisette et... le bikini. Il fait partie d'une chorale « les petits chanteurs quelque chose », selon son appellation, qui se produit un peu partout dans le midi de la France. Il a une voix de baryton¹¹.

Après Cannes, il sera admis dans un autre établissement, laïc celui-là, Fustel de Coulanges, à Strasbourg, mais il prendra pension chez les pères, Rove Strasse (rue des Corbeaux). Il commence à voyager et apprend l'allemand, mais hors système scolaire. Il passera à Strasbourg le probatoire avec mention bien et le bac philo (latin, grec, anglais), en 1954, avec une mention passable, pour cause de premiers émois sentimentaux. Jusque-là, il pensa entrer chez les Jésuites ou les Dominicains, puis il prendra ses distances avec l'Eglise tout en gardant de cette éducation un « bagage caché ».

De là, il ira à Bordeaux, faire son droit. C'est l'époque des découvertes, il voyagera beaucoup en France, en Espagne, à bicyclette¹², en utilisant les auberges de jeunesse en plein essor à cette époque. C'est un boulimique de langues, aussi se

¹⁰ A cette époque le sango est la langue véhiculaire de cette partie de l'Afrique qui a été l'Oubangui-Chari. C'est le président Tombalbaye qui interdira l'usage du sango sur les marchés de Fort-Archambault, devenu Sarh.

¹¹ Aveu des plus étonnants quand on sait qu'Eldridge s'embarrassait peu de musique et que personne ne l'a jamais entendu chanter.

¹² Il avait gardé des photos, un peu floues, de ses virées à bicyclette.

met-il à l'espagnol. Il touche également au russe. Il retrouve à Bordeaux Elodie Méléze, des étudiants camerounais, comme Nkwi et bien d'autres. Il se lie, par extraordinaire, à Jean-Félix Loung, géographe, qui sera le premier agrégé de géographie du Cameroun. J.F. Loung lui fait découvrir la vie politique française et l'initie, entre autres, à la lecture du *Canard Enchaîné*. Il aurait aussi rencontré J.G. Gauthier, qui deviendra anthropologue et travaillera chez les Fali Ngoutchoumi au nord de Garoua.

Dès Strasbourg, il décide de retrouver ses racines anglaises. La famille de son père habitait le Kent, à l'embouchure de la Tamise. Il s'installe pendant ses vacances à Brighton dans des campus internationaux chapeautés par des associations religieuses. Il se met frénétiquement à l'anglais afin de mieux communiquer avec sa famille. Auparavant, chez son père, l'anglais était proscrit, on ne parlait que le français ou, selon les marâtres, le fulfulde sous une forme bilkiire (mauvais fulfulde, des serviteurs). Son père cédera néanmoins à Mohammadou la grammaire et le dictionnaire fulfulde/anglais de Taylor¹³. Il cherche, contre l'avis de son père, à joindre ses grands parents, qui ne le recevront jamais. Anglicans de stricte obédience, ils avaient déjà coupé les ponts avec son père à qui ils reprochaient son inconduite. Mohammadou se rend à Londres en 1955. Bien que la rencontre soit tragique, Eldridge se plaît à la relater avec légèreté. Il cherche la maison de son grand-père. Il trouve le quartier, pas la maison. Il s'adresse alors à un policier immense, qui se casse en deux pour l'écouter, mais ne comprend pas son anglais et ne cesse de répéter « what, what », alors qu'Eldridge parle, parle... puis lui tend l'adresse. Le *bobby* le conduit à la maison. Eldridge sonne, une jeune femme lui ouvre (il apprendra plus tard qu'il s'agit de sa tante Evelyne) : « What ?, il se présente : « Je suis le fils de George », « What ? »... - une nouvelle fois – et elle claque la porte au nez de ce métis venu de nulle part. La jeune femme l'épie derrière la fenêtre et le regarde s'éloigner avec son mince bagage. Son autre tante, Mary (M. Blackmore), qui vit seule avec ses deux filles, l'accueille. Mary était toujours restée en contact avec son père ; elle le restera aussi, sa vie durant, avec Mohammadou. Quant à ses rapports avec son père, ils vont s'effiloche avec le temps, jusqu'à ce que ce dernier rentre en Angleterre, où il mourra en 1979.

Le droit ne lui plaît pas. C'est le moment de la préparation des indépendances avec la loi-cadre de 1958. On a besoin d'élites locales. Il rejoint Paris (1959-1960) à l'IHEOM (Institut des Hautes Etudes d'Outre-Mer), l'ancienne ENFOM, qui formait les administrateurs coloniaux. Il rencontre à Paris des étudiants camerounais upécistes¹⁴ : Mongo Béti, Nzié Tam, Ngouo Woungly Massaga¹⁵... Leur militantisme est *a minima* et se résumerait à « il faut qu'à diplôme et mérite égaux, un Noir ait le même salaire qu'un Blanc ». Il entre dans la serre chaude du militantisme de cette période de pré indépendance et il adhère à la FEAN (Fédération des Etudiants d'Afrique Noire). Ils vont rapidement être pris en main par des intellectuels du PCF et des tiers-mondistes de tout poil : Duverger, Vergès, Merle, Suret-Canale, Garaudy, Dumont, Moussa... Ils se trouvent auprès d'étudiants du Maghreb et du Vietnam,

¹³ F.W. Taylor. *A grammar of the Adamawa dialect of the Fulani language*. Oxford University Press, 1921 ; *A fulani- English dictionary*. Oxford University Press, 1932.

¹⁴ UPC, Union des peuples du Cameroun, formation politique fortement marxiste.

¹⁵ Ngouo Woungly Massaga sera soutenu par le PCF. Il partira au Ghana, protégé alors par Nkrumah et montera en 1963 une aile dissidente de l'UPC.

embrigadés et endoctrinés pour préparer la guerre psychologique au Cameroun et s'initier à la clandestinité.

Il participe activement à la *Revue camerounaise*, avec Mongo Béti, Abel Eymga, Kodok, François Sengat Kuo¹⁶, Michel Doo Kingué¹⁷, William Eteki-Mboumoua, Vroumsia Tchinye... Tous sont plus ou moins dans la mouvance upéciste. Mais déjà, Vroumsia, étudiant en botanique tropicale¹⁸, originaire du Nord, de Guisey, a secrètement fait allégeance à Ahidjo et joue un double jeu. Selon Eldridge, Vroumsia, jamais en retard d'un reniement, en sera récompensé par la suite. Après un simulacre de conversion à l'islam, il deviendra ministre de la Recherche et, donc, le supérieur d'Eldridge. « C'était un politique », résumait Mohammadou¹⁹.

Dans le cadre de sa formation d'administrateur, Eldridge fait un stage à la préfecture de Gap (Hautes-Alpes) en 1960. Grâce à ses émoluments, il achète un scooter Peugeot, fait des virées en montagne et rentre à Paris par le chemin des écoliers. Là, Mohammadou était devenu le représentant des étudiants du Nord Cameroun. Peu avant de passer ses examens, il écrit un article dans un numéro spécial de la revue upéciste du moment : « L'expectative de la jeunesse au nord Cameroun », sur fond de grève des collégiens de Garoua. Le gouvernement camerounais s'en émeut et lui supprime immédiatement sa bourse d'étude. Quinze jours après, il est rappelé à Yaoundé. Il ne passera pas ses examens et rentrera sans diplôme au Cameroun.

Il avait souscrit auprès de l'administration française un engagement décennal au Congo, qui lui permettait ensuite d'intégrer la fonction publique. Cet engagement sera transféré au Cameroun, car Mohammadou, qui est apatride, a le choix entre trois nationalités, française, congolaise et camerounaise. Il choisira le Cameroun.

Pendant ce séjour à Paris, il va essayer de retrouver ses racines peules car, s'il avait quelques « pistes » sur sa famille anglaise, c'était, en revanche, « Du côté de la mère, le néant. C'est ce néant que j'ai tenté de percer », dit-il dans une lettre (N. 24.10.1997). Sa mère a disparu, il est resté plus de dix-sept ans sans la revoir. Il la retrouvera, semble-t-il, grâce au *lamido* Abdoulay Hayatou de Garoua et au chef de subdivision de Guider et en même temps administrateur maire de Garoua, Jean Lovet, qui précéda l'inamovible maire de Garoua : Mamadou Bako. Après sa répudiation par son père, sa mère, Mayrhama, avait épousé un commerçant yoruba, puis un Fali islamisé Adjia Souley Barkindo, notable du *lamido* de Garoua. Celui-ci appartient à la fraction fali des Tumni, qui fut parmi les premières à rallier le pouvoir peul ; Adjia Souley a la confiance du *lamido*. La mère de Mohammadou n'aura

¹⁶ F. Sengat Kuo sera le secrétaire général adjoint à la présidence à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Il a des talents d'écrivain qui seront mis à profit pour fabriquer les discours de la présidence. Il sera, en 1983, ministre de l'information et de la culture.

¹⁷ M. Doo Kingué, bilingue, deviendra le directeur du bureau africain du Programme des Nations Unies pour le Développement.

¹⁸ Il soutiendra, en 1961, à l'Université de Paris, la première thèse en sciences des étudiants du Nord Cameroun. Il a été président de l'UNEC (Union nationale des étudiants camerounais) en 1957-1958, succédant à F. Sengat Kuo.

¹⁹ Le double jeu de Vroumsia alimente une rumeur persistante, qui n'en est pas moins démentie par quelques apologistes locaux comme Martin Nigaina : « Vroumsia Tchinye, 1932-1982 », maîtrise, 2000, Université de Ngaoundéré, département d'histoire.

d'enfants que du premier, en particulier un fils, Abbo. Les retrouvailles avec sa mère vont se faire sur le mode lyrique et passionné. Il écrit sur elle des poèmes en fulfulde, un sera même recueilli par P. Eguchi, et la couvre de cadeaux. Puis les choses se détériorent. Abbo Cowboy – car il s'habille ainsi -, vantard, ivrogne, drogué, de même que son oncle, Biiri Kaw Nasara - comme chantaient les griots de Garoua - tailleur, ancien prospecteur de diamants en RCA, chargé d'une nombreuse progéniture, s'emploient à dépouiller la mère d'Eldridge des dons qu'il lui fait. Eldridge lui demande de choisir entre lui et eux. Sa mère, dont le caractère amène est reconnu de tous, pense que lui, Maurice, est arrivé socialement et qu'il faut protéger les faibles que sont Abbo et Biiri. En dépit de conciliations, pour sa mère, le *ginnaji angless* l'a emporté. La rupture est consommée ; Eldridge lui fermera définitivement sa porte.

2. Une carrière politique aussi intense que brève (1959-1964)

Eldridge n'est pas très grand, 1,66 m. Son père, comme sa mère, étaient de petite taille. On retient son large front et une chevelure scandaleusement fournie, corrigée depuis la fin de 1970 par une petite coquetterie, il se rase les tempes à la façon de certains groupes mbororo tout en arrondissant la découpe des cheveux. Sa pilosité, plutôt indigente, ne l'a pas empêché, de 20 à 40 ans, de porter des moustaches. Mais tous ceux qui l'ont connu n'ont pu oublier ses yeux, toujours en mouvement, étonnements vifs et mordants d'intelligence. On suit Eldridge dans sa vie professionnelle à travers ses photos. Il porte, à ses débuts, des costumes un peu voyants, mais bien coupés, toujours en cravate, fonctions de représentation et d'interprétariat obligent. Il est mince, visage émacié, fine moustache, coiffure impeccable. On le retrouve dans des poses très dandy, auprès de jeunes femmes et de chacune de ses voitures qui scandent sa vie et son terrain : Citroën Mehari, Volkswagen type Africa corps, R4, Suzuki. Toutefois ses portraits de type photo studio cessent vers 1975. Eldridge acceptera rarement, par la suite, d'être photographié. On assiste, à cette époque, à un relâchement total dans sa présentation. Il ne fait aucun effort vestimentaire. On l'a toujours vu porter des chemises sans âge et sans couleurs, à la limite parfois de la vareuse militaire délavée. Son seul souci : avoir de bonnes chaussures de marche, d'où d'amicales pressions sur les chercheurs expatriés pour en obtenir. Au cours de la décennie 1990, assuré qu'il aura une vie posthume, il se laissera à nouveau plus volontiers prendre en photo.

Après un an de purgatoire à Yaoundé, le Cameroun ayant besoin de fonctionnaires bilingues, Mohammadou, qui a fait des études d'administrateur civil, entre d'abord aux finances, au « service des marchés et des études », puis aux Affaires étrangères (1961). Il servira d'interprète dans les rencontres officielles. Remarqué par John Ngu Foncha, vice-président, il deviendra, à 28 ans, son chef de cabinet (1962-1963). Foncha, l'homme de Bamenda, milite dès 1959 pour faire entrer le Cameroun britannique dans une entité camerounaise fédérale. Allié à l'UPC à ses débuts, il prêche ensuite aux upécistes de cesser leur combat stérile et de construire ensemble le pays. Mohammadou le suit partout comme traducteur officiel à Obala, à Yaoundé, à Bafia... Il traduit avant Foncha ses discours, qu'il connaît par cœur. Quand ils arrivent dans l'Ouest, la campagne se durcit. L'UPC est

puissamment implantée et même les interprètes en langues bamiléés, comme le député Niya Tade (également chef traditionnel), sont souvent des upécistes masqués. Ils se déplacent à Banganté. Là, des tracts contre Foncha pleuvent et les menaces aussi : « tu n'arriveras pas vivant à Ngongsamba ». Jean Fochivé, qui a mis sur pied en 1961 le très efficace Sedoc (Service des études et de la documentation), s'active déjà dans la répression. La campagne en pays bamiléé a failli tourner au désastre pour l'équipe Foncha. Elle tombe dans un guet-apens à Bafang, vers Kekem, précisément dans la zone de contestation entre Bamiléé et Mbo (1961). Eldridge paie de sa personne et s'en sort par miracle.

Mohammadou exerça sa fonction d'interprète de Foncha, vice-président de la République et Premier ministre du Cameroun occidental, auprès de Nasser, de G. Pompidou, Premier ministre... Mais il sert aussi parfois Ahidjo, notamment lors d'une longue tournée en Europe (France et pays scandinaves) et également auprès du groupe de Monrovia. Dans une lettre (N. 24.10.97), il écrit : à la réunification, auprès de J. Ngu Foncha, « j'étais le 3^{ème} personnage après le vice-président, directeur de Cabinet ». Il vit cette période boulimique de tournées à l'étranger, qui font exister ces nouveaux Etats. De toutes parts courtisés, ils compensent leur faiblesse économique par une suractivité politique.

La réunification fut réalisée par Foncha, Ahidjo n'était pas demandeur. Foncha sera, par la suite, délaissé par Ahidjo qui, lui, préférera l'inodore Salomon Tandeng Muna bien avant 1966, date de la création du parti unifié : l'UNC. Son mentor s'effaçant, Mohammadou se trouve face à Ahidjo. Le Président apprécie Eldridge, tout en le trouvant peu fiable, voire incontrôlable. Pourtant, Mohammadou peut arguer par sa mère de son appartenance au fief du Président, la sous-préfecture de Guider, également région de l'ami et du conseiller indéfectible du Président : Oumarou Babalé, chef de canton de Mayo-Oulo, mais qu'Eldridge refusera de courtiser. Toutefois, le passé pro-upéciste de Mohammadou et son caractère jugé trop irascible ne militent pas en sa faveur. Au cours d'une mission officielle en Côte d'Ivoire (1963 ?), une violente altercation aurait éclaté entre Sadou Daoudou, alors ministre des forces armées²⁰ et Eldridge. Eldridge accuse Sadou Daoudou de sortir du cadre des compétences de son ministère et de se conduire en ministre omnipotent ; il va jusqu'à mettre en cause sa modeste formation. Eldridge était déjà entré en conflit avec Yadi Abdoulahi, Guidar islamisé, très peu instruit, mais qui avait aidé Ahidjo à ses débuts contre Mahondé. En s'attaquant au premier cercle du pouvoir d'Ahidjo, Eldridge avait scellé son propre destin. Il faut dire que, depuis la conférence de Fouban en 1961, la plus grande méfiance régnait entre l'entourage de Foncha et celui d'Ahidjo, chacun accusant l'autre de non-respect des accords passés. Eldridge comprend qu'en tant que métis, il ne représente rien, aucune ethnie, aucune région, qu'il n'est que le « blanc » des Peuls. De plus, ses postures par trop idéalistes et anticoloniales n'épousent pas la ligne du gouvernement Ahidjo. Il aurait eu, naturellement, plus d'avenir dans un régime à coloration marxiste. Le Président lui propose, pour l'éloigner, le corps des ambassadeurs, mais son caractère et son peu de goût pour les mondanités le poussent à refuser. Il

²⁰ Sadou Daoudou, originaire de Ngaoundéré, sort en 1947 de l'école supérieure de Bongor et arrête là ses études. Il devient en 1958 chef de cabinet d'Ahidjo, alors premier ministre et chef du gouvernement. En 1961, il est nommé ministre des forces armées et devait le rester jusqu'en 1980. Grand commis de l'Etat, Sadou daoudou sera un des ministres les plus écoutés d'Ahidjo (« Sadou Daoudou parle... », de D. Abwa, 2001, UCAC).

démissionnera de l'administration centrale en 1964, à la façon eldridgeienne, avec éclat : « Vous voulez des gens qui plient les genoux, je ne veux pas en être, je ne peux pas en être ! ». Mais il renonçait par là à tous les avantages acquis et à faire reconnaître ses services auprès du ministère des affaires étrangères. Il entamait ainsi une longue carrière de hors-la-loi administratif.

Il se tournera alors vers la culture, la linguistique et le recueil de traditions orales. Pour Eldridge, à cette époque, la raison pratique de son choix de métier n'est pas claire. On est toutefois en droit de penser qu'il recherche un métier satisfaisant son immense besoin de reconnaissance et d'autorité : la maîtrise du passé par le savoir historique va peu à peu s'imposer d'autant que son retour dans les cercles politiques est incertain. Il sera historien.

3. La longue maturation d'une œuvre (1964-1991)

À cette époque, Amadou Ampâte Bâ propose, à travers l'Unesco, un ambitieux programme de sauvetage des traditions orales. Il faut préserver le patrimoine culturel de l'Afrique. Le Centre fédéral linguistique et culturel sera créé par l'Unesco à Yaoundé en 1965. Le premier directeur, belge, sera l'anthropologue Alain Gheerbrandt. Liliane Castelot, véritable égérie de cette période, règne à l'École nationale supérieure, également fondée par l'Unesco²¹.

Les éditions Clé vont voir le jour en 1963²², de même que la revue *Abbia*. Mohammadou en est le gérant dès 1963 avec, auprès de lui, le directeur Bernard Fonlon²³, Michel Doo Kingué, Jean-Felix Loung, Francis Mbassi-Manga, Alain Gheerbrandt, Roland Diziain... Il avoue s'être alors dépensé sans compter et avoir été pour la revue un « véritable garçon de course ». Il suit, collecte et corrige les articles. Il assure des recensions d'ouvrages en français, en anglais, en allemands, d'actes de colloques, mais aussi de films, de musiques, comme celles qui sont collectées par J.G. Gauthier sur les Fali de N'goutchoumi, en 1963.

L'Ipar (Institut pédagogique à vocation rurale), ouvert à toutes formes d'innovation, fait également ses débuts. Eteki est ministre de l'Éducation. Tous travaillent sur la lancée de Idelette Allier, fille du Doyen Allier et femme de l'administrateur René Dugast²⁴. Elle étudie les Banen, mais a mis en chantier un vaste programme d'inventaires anthropo-historiques sur les populations du

²¹ L'Unesco essaime dans tout le pays avec des clubs dans les lycées, qui vont travailler sur les cultures locales et auront un grand retentissement sur les lycéens, futures élites. A Garoua, le professeur de lettres, Henriette Mayssal, qui mourra en 1969, se montrera particulièrement active. Elle publiera avec Mohammadou, aux éditions Clé de Yaoundé, en 1965, *Contes et poèmes foulbé de la Bénoué (Nord-Cameroun)*, 84 p. Il s'agit du seul ouvrage qu'Eldridge n'ait jamais cosigné (mis à part ceux avec des informateurs).

²² Clé (Centre de littérature évangélique pour l'Afrique d'expression française). Une coopération entre Abbia et Clé sera formalisée en 1965 et produira une dizaine de titres.

²³ Le Dr. Folon, originaire de Bamenda, philosophe, bilingue est professeur à l'université de Yaoundé. Il sera également ministre sous Ahidjo.

²⁴ Dès 1943, Mme René Dugast sera la secrétaire archiviste du *Bulletin de la société d'études camerounaises*. Elle signera en 1948 la première tentative de synthèse sur la mise en place du peuplement, avec son « Essai sur le peuplement du Cameroun », *Etudes Camerounaises* juin/sept. T1 N^{os} 21-22, Yaoundé.

Cameroun. Elle assurera le lien entre les chercheurs de la période coloniale, ceux des *Etudes Camerounaises*, et ceux de la génération de l'indépendance.

Ce sera, pour Eldridge, la seule grande période intellectuelle du Cameroun, période généreuse où se mettent en place les prémices d'une recherche nationale et où tous les espoirs sont permis. Puis, peu à peu, chacun rentrera dans le rang, absorbé par l'administration, grande consommatrice d'élites. Henri Ngwa, considéré par Eldridge comme le seul historien sérieux, mourra empoisonné par les sociétés secrètes de femmes qu'il étudiait... Eldridge a l'impression de continuer seul.

Sa vocation pour l'histoire serait née, d'après lui, de la recherche de ses origines, mais c'est Alain Gheerbrandt qui, le premier, va l'entraîner sur le terrain et lui en donner le goût. Gheerbrandt fait des recherches sur la culture matérielle, les « trésors de chefferies ». Il entraîne avec lui Mohammadou dans les chefferies bamiléké et en pays tikar. C'est là qu'Eldridge reçoit son premier choc de terrain. Il y reviendra et y finira même sa recherche avec les Baare-Camba. Mais c'est Abbia qui enregistre son engagement dans l'histoire. Mohammadou écrit une « Introduction à la littérature peule du Nord-Cameroun », dans Abbia N°3 (1963), son premier article. Dans le même numéro paraît « L'histoire des sultans de Maroua », de Modibbo Bakari, traduit de l'arabe et annoté par le R.P. Zeltner, qui lui montre la voie. Il ne laissera plus à aucun autre le soin de faire l'histoire du Nord²⁵. Dès le numéro suivant, il sort : « Pour servir l'histoire du Cameroun, la chronique de Bouba Njidda Rey », à la suite d'une mission avec une équipe de reporters allemands. Plus tard, le Centre Fédéral linguistique et culturel camerounais, où il est chercheur, découpe le Cameroun en zones culturelles. Eldridge est responsable de celle du Nord, la seule qui aura réellement vocation à susciter l'écriture de l'histoire. Dès 1964/65, il annonce un ouvrage sur « L'histoire des Foulbé du Nord-Cameroun ».

Dès lors, il va dévorer le terrain, commençant par utiliser un atout majeur : une connaissance du fulfulde, qu'il ne cessera de perfectionner jusqu'à la fin de sa vie²⁶. Toutefois, lorsque les Peuls font compliment à Eldridge de son fulfulde, ils sous-entendent « pour quelqu'un qui n'est pas poulophone d'origine ».

Il pressent très rapidement l'importance du corpus de matériaux historiques qu'il amasse sur les principautés peules... Et le voilà repris par la fibre politique. Il cherche à se réconcilier avec Ahidjo, qu'il considère moins maintenant comme le fourrier des administrateurs coloniaux que comme le « patron » qui s'affirme... Toutefois le flair politique que s'accordent à lui reconnaître tous les observateurs d'Ahidjo ne va pas jouer en sa faveur.

Ahidjo, comme la plupart des élites politiques du nord à ce moment-là, s'était fortement frotté au milieu petit blanc, fumeur, buveur jusqu'à l'excès. Il a travaillé à la Poste, dans le « sans-fil ». Il a servi à Ebolowa et connaît bien la société beti et le Sud. Ahidjo sait comment gouverner le Sud, mais il se méfie des féodaux du Nord

²⁵ L'ouvrage de J.C. Zeltner sur les Arabes Showa au sud du lac Tchad, annoncé aux éditions Abbia-Clé, ne sera jamais publié dans cette collection.

²⁶ Connaissance dont il avoue parfois les limites (provisoires), 1970 : 20, comme celle de ne pouvoir bien discerner les différences dialectales du *fulfulde funnangeere* du Diamaré par rapport à celui de Garoua, qu'il maîtrise. Eldridge a souvent auprès de lui Abdouraman Kaya, fils de l'*ardo* Jaafun de Yarmbang-Meiganga, oncle d'une de ses premières femmes. Sorte de factotum et homme de confiance à la Station ISH, son travail sur le terrain consiste à lui reprendre son fulfulde et à traduire les expressions et les mots peuls peu usités.

qui l'ont si mal traité lors de son ascension au pouvoir et qu'il essaiera de briser. Il tentera toute sa vie et ce jusqu'à l'obsession, d'unir un Nord qui ne l'est pas.

Eldridge pense pouvoir servir Ahidjo avec les connaissances qu'il accumule et se voit bien en conseiller du prince. Pour lui, la réflexion sur l'histoire donne à voir l'avenir. Mais il n'arrive pas à rassurer quant à l'innocuité de ses intentions. Il en veut au proconsul qu'Ahidjo a mis en place à Garoua : Ousmane Mey, inspecteur fédéral du Nord, qu'il rend responsable du maintien de sa mise à l'écart. Eldridge n'aura de cesse de fustiger le cercle de roués et de courtisans qui intriguent autour d'Ahidjo, lequel continue à se montrer circonspect à l'endroit d'Eldridge. On pourrait, ici précisément, se livrer au jeu de l'uchronie, le « si »... Si les choses s'étaient passé autrement, peut-on imaginer une suite différente ? Eldridge avait-il capacité à se discipliner et à conduire une carrière politique ? Alors quid de son œuvre d'historien ? Cette tentation de revenir à la politique, même de façon voilée, rend compte d'une intentionnalité qui, sans chercher à tout prix dans l'advenu les raisons de ce qui a précédé, éclaire la fin de sa vie, celle où Eldridge embrasse une histoire nationale.

Néanmoins, en tant qu'unique chercheur d'envergure du Nord, Ahidjo lui laissera toute latitude dans son travail. Il en sera de même avec P. Biya, son successeur. Eldridge soignera par la suite ses relations avec le Président par le biais de Germaine Habiba, sa femme, à qui il fera parvenir régulièrement un exemplaire de chacune de ses publications. Bien que l'historien soit dans la tentation permanente du pouvoir, il avouera vers la fin de ses jours, que le chercheur et le politicien ne peuvent être confondus, l'un n'est pas l'autre. Dans une lettre (N., du 24.10.97), il avoue avoir arrêté la politique qu'il aimait car « j'aurais terminé en prison, ou liquidé ».

Toujours en marge des institutions universitaires, Eldridge complète sa formation. Il se lance dans la linguistique et participe aux séminaires de l'Unesco de Bamako en 1966 sur la standardisation des alphabets des langues d'Afrique de l'Ouest. L'année suivante, il se trouve associé aux activités du Crdto (Centre régional de documentation pour la tradition orale) de Niamey, fondé par l'Unesco. De 1963 à 1970, il sera consultant pour l'Unesco (entre Bamako, Niamey, Ouagadougou et Dakar). A Niamey, Mohammadou participe à l'élaboration d'un dictionnaire fulfulde-français-anglais. À cette époque, il court les auteurs peuls de l'Afrique de l'Ouest. Il suit et enregistre les conférences en poular d'Amadou Ampâte Bâ. Il profitera d'une visite d'Ahidjo à Niamey et de ses relations avec le président de l'Assemblée nationale du Niger, Boubou Hama, également écrivain, pour faire embarquer dans l'avion présidentiel un lot de livres à destination du Cameroun. Il manifesta très tôt son obsession d'écouler sa production scientifique. Il ne fera pas, par la suite œuvre de linguiste et montrera une rigueur toute relative dans le choix de ses graphies multiples en fulfulde et autres langues.

Eldridge va travailler à la fois pour lui, à ce qui deviendra peu à peu son œuvre, et aussi comme animateur de la recherche camerounaise. Il est attaché au Centre fédéral linguistique et culturel de 1964 à 1972, puis à la Direction de la recherche du ministère de l'Education et de la Culture, de 1972 à 1975. Eldridge lancera en 1971 la « Revue Camerounaise d'Histoire », entreprise sans lendemain. De 1975 à 1980, il s'implique tout aussi fortement à l'Onarest (Office national de la recherche scientifique et technique). Il est responsable du service qui instruit les dossiers des chercheurs. Il fera dès cette époque la connaissance de Paul Kazuhisa Eguchi, linguiste japonais, et de Nicolas David, archéologue britannique, qui deviendront tous deux des chercheurs majeurs dans le paysage scientifique du Cameroun.

En 1973, Eldridge va pouvoir rattraper un peu de son retard en matière de diplômes grâce à l'École pratique des hautes études en sciences sociales de Paris, où il présente son travail sur Rey Bouba, avec Claude Tardits. L'équipe Tardits flaire dans Eldridge le chercheur de terrain et le partenaire idéal qui manque tant aux équipes du Nord, mais Eldridge se brouillera avec Tardits. Il va alors essayer d'exister par ses travaux et il mettra tout en œuvre pour les publier. Ce sera, jusqu'à ses derniers jours, sa préoccupation majeure et il peinera, au début, à faire reconnaître leur légitimité.

En 1965, Mohammadou – qui s'orthographe encore Mohamadou – est sur sa lancée politique, et pour quelques années encore. Il commet des publications militantes, du moins dans ses introductions. Dans celle de Tibati, en 1965, « humble » contribution qui doit servir à la « promotion de notre conscience nationale et africaine », il retrace l'histoire du lamidat situé le plus au sud des principautés peules et qui se serait étendu à moins de 100 Km de Yaoundé. Il n'hésite pas à écrire : « De par son organisation politique [...] cette cité [Tibati] préfigure aussi, à sa manière et bien avant l'impact colonial, les idéaux de justice politique et sociale qui sont ceux du Cameroun indépendant ». Il faut oser l'Adamawa peule au XIX^e siècle, période présumée déjà camerounaise, mais Mohammadou n'a que 30 ans et conjugue nationalisme et poulophilie extrêmes. Il publie dans *Abbia* et aux éditions Clé. Il réussira plus tard à faire publier son *Garoua, tradition historique d'une cité peule du Nord-Cameroun*, co-rédigé avec un érudit local, Modibbo Bassoro (1980), grâce à l'appui de J.G. Gauthier, appui qui lui avait fait recevoir le prix triennal de la Société d'anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest deux ans auparavant. Ce sera surtout par le biais de Paul Eguchi qu'Eldridge pourra publier la totalité de sa série sur les *Traditions historiques des Foulbés de l'Adamawa*, de 1976 à 2002, à l'Illca (Institute for study of languages and cultures of Asia and Africa) de Tokyo. En 2003, peu avant sa mort, Eldridge était en pourparlers avec Yoshihito Shimada, sociologue japonais, qui avait travaillé dans les années 1980 dans le lamidat de Rey Bouba, pour publier à l'université de Nagoya son dernier ouvrage en anglais, qui paraîtra en 2005. Les éditions Karthala, par le biais du linguiste Henry Tourneux, publiaient ses traductions de Bauer (2002) et de Passargue (2005) dans des ouvrages enfin dignes de ce nom. Eldridge aimait à souligner la difficulté qu'il avait rencontrée à produire des livres au Cameroun, comme dans une lettre (N. 24.10.97) : « car sur la vingtaine d'ouvrages que j'ai publiés, UN SEUL l'a été au Cameroun, le reste en France, en Allemagne, au Niger, mais surtout au Japon ».

À Yaoundé, Eldridge est une sorte d'exilé de l'intérieur. Pour ses collègues et les responsables du Ce.rel.tra²⁷, Mohammadou est un paradoxe vivant qui pose problème sur tout. Son côté brillant, mais plein de rodomontades et parfois très donneur de leçons, fatigue les uns, horripile les autres. Il est – ou il s'est – exclu des réunions. Son départ dans le Nord, à Garoua, est pour Eldridge une libération et pour son service, un soulagement.

Ce départ correspond à la création en octobre 1976 de l'Unité de recherche de muséologie du Ce.rel.tra, établie au sein de l'ISH (Institut des sciences humaines). Cette unité porte un grand projet, celui de fonder le « Musée dynamique de la province du Nord-Cameroun » à Garoua, inscrit dans le IV^e plan quinquennal (1976-1981). Eldridge en est le coordonnateur. Le Musée dynamique est habillé en

²⁷ Ce.rel.tra : Centre de recherche sur les langues et traditions orales africaines, placé au sein de l'Onarest.

« projet-pilote », toujours dans l'air du temps du développement dans la décennie 1970. Mais de 1976 à 1978, les conflits entre Eldridge et les institutions, en l'occurrence le Ce.rel.tra, vont marquer un pic jamais atteint. Pendant ces deux exercices budgétaires, Eldridge, alors affecté à Garoua, doit fonctionner sans aucun crédit²⁸. Eldridge, qui n'a pas son bic dans la poche, s'en prend avec véhémence au directeur du Ce.rel.tra, E. Soundjock, qu'il accuse de manœuvre « discriminatoire » à son endroit. Le Ce.rel.tra, en revanche, lui reproche de conduire à des fins « personnelles » des recherches en histoire et de les confondre avec ses activités de coordonnateur de l'unité de muséologie. Eldridge décide de ne plus présenter de programme de collecte de traditions historiques dans le cadre du Ce.rel.tra. Pendant cette période, Eldridge va autofinancer sa recherche, encouragé par L. Perrois et A. Marliac²⁹, appartenant tous deux à l'Orstom et qui participent à l'aventure du Musée dynamique de la province du Nord.

Après 1978, Eldridge, à Garoua et sur son terrain, va enfin pouvoir travailler comme il l'entend. De 1978 à 1980, il restera au « quartier » de Bibémiré, sur la limite entre les quartiers Bibémiré et Nigeriaré, puis ouvrira là la station de l'ISH. Pendant la décennie 1980, il disposera d'un parc de véhicules 4x4, alimenté par le ministère qui, à l'époque, dispose de moyens et aussi grâce à des conventions avec des institutions du Nord. Lui-même ne se servira que de petits véhicules car il ne supporte à ses côtés ni interprète, ni chauffeur. Son premier véhicule de recherche à Yaoundé sera une Renault R4 qu'il gardera neuf ans, puis à Garoua, une petite Suzuki³⁰.

En 1980, Vroumsia Tchinye, délégué général à la recherche scientifique et technique, crée à l'intérieur de la fonction publique, un corps de chercheurs incluant des directeurs de recherche et il nomme également des directeurs de station. Cette même année, Eldridge est nommé directeur de la station ISH de Garoua. Le ministère lui décerne le titre de directeur de recherche, en accord avec ses nouvelles responsabilités, mais le salaire n'est pas approprié pour cause d'absence de thèse. À Garoua, il jouit d'une autonomie quasi complète, il délivre lui-même les autorisations de recherche, et établit directement les accords avec les institutions étrangères. Pour les Japonais : autorisation, facilités de séjour, case de passage, véhicule contre publication de ses travaux qu'il aura loisir de commercialiser. Il reversera le produit de ces ventes dans son enveloppe de recherche. Les rapports avec d'autres institutions, comme l'Orstom, seront plus formels car fondés sur des

²⁸ Dans le Rapport d'activités du Ce.rel.tra, 1977-78, on peut lire de la prose « eldridgienne type », comme p. 65 : « Sans bureau, sans personnel, sans véhicule, sans le moindre bic ou le moindre papier, sans un seul centime pour se déplacer sur le terrain, le résultat des activités scientifiques de M. Eldridge Mohammadou, chercheur et coordonnateur au Cereltra ne peut être que : NEANT ».

²⁹ L. Perrois se consacrait au Finac (Fichier iconographique national de l'art et de l'artisanat du Cameroun). Le « Musée dynamique » de Garoua était appelé à recevoir en dépôt les collections du Nord. On parlait déjà de banque de données. A. Marliac s'occupait de l'inventaire des sites néolithiques et post-néolithiques avec pour mission d'alimenter les collections et les réserves du Musée.

³⁰ Cette Suzuki lui permettra d'approcher certains sites, avec des pisteurs qui dégagent la voie à la hache. C'est ainsi qu'Eldridge a pu, en 1985, aller au Cabbal Ngeu, haut lieu de lutte entre les Fulbe de Rey et les Mbum de Mbere, ainsi qu'un peu plus tard, sur le site de la muraille des Mbum de Mana.

accords passés avec l'Onarest. Cette station sera façonnée pour le servir, aussi ce sera la période de sa vie la plus productive. À Garoua, il acquiert l'image antithétique d'un chercheur nomade passionné, mais parfaitement homme d'ordre et de gestion d'une antenne ISH. Son autorité est certaine et le personnel, comme du reste les chercheurs, l'appellent « lamido » (« lamido reserse »). Il règne sur ses *lawan* et *jawro'en*, les chercheurs souvent affublés d'un qualificatif en *fulfulde*. Le régisseur imposé par Yaoundé mis à part, tout le personnel de la station est peul, depuis les secrétaires, le gardien, les chauffeurs. Entre eux, ils l'appellent Babilali, surnom que le père d'Eldridge portait à Garoua³¹.

À cette époque, on enregistre le passage de nombreux chercheurs aux carrières parfois prestigieuses comme Michel Dieu, Nigel Barley, Richard Fardon, Jean Boutrais... C'est aussi l'arrivée des premiers chercheurs camerounais : A. Bikoï, O. Iyebi Mandjek, A. Holl³². Le temps des inventaires archéologiques, linguistiques, pédologiques, biogéographiques, sur les architectures... est en voie d'achèvement. Si Eldridge a les moyens de fonctionner et la quiétude nécessaire, il le doit à Jean-Felix Loung qui, après avoir été directeur de l'enseignement du second degré, est devenu pendant toute cette période le directeur de l'ISH à Yaoundé. La complicité entre Eldridge et Loung ne s'est jamais démentie³³.

Au début des années 1980, Il réalise des émissions à Radio Garoua qui, à cette époque, dispose d'un émetteur à ondes courtes aussi puissant que celui de Yaoundé. Garoua est la ville du Président. Eldridge est le seul à présenter des émissions historiques. Une émission hebdomadaire d'une heure sur « L'histoire du Cameroun » est diffusée à 20 h. Eldridge propose les programmes : migrations peules, histoire des lamidats, des ethnies... Il fera une série d'émissions avec André Elimbi, chef des programmes, puis avec Zakari Ngniman et Moussa Zounaïdou, tous deux chefs de station. Il s'exprime en français et refuse le fulfulde³⁴, ce qui n'a cessé d'étonner Adamou Aladji, responsable du « desk fulfulde ». Adamou Aladji, de son côté, prend les textes d'Eldridge pour les traduire en fulfulde dans une autre émission hebdomadaire de trente minutes. Ces émissions de vulgarisation sur l'histoire du Nord-Cameroun vont lui conférer une réelle notoriété. Elles seront non seulement très suivies, mais également enregistrées.

Marcheur infatigable, il conduit, le week-end, des expatriés de Garoua dans de longs trekkings sur les plateaux du Tinguelin, à travers d'anciens sites de villages fali,

³¹ Bilali était le nom du boy de G.W. Eldridge. A l'époque le boy toujours au contact du blanc était dans les quartiers une sorte de personnalité. Ba Bilali : le père de Bilali.

³² Si l'on excepte quelques incursions hâtives et pseudo-touristiques de linguistes et d'anthropologues comme le prince Dika-Akwa Nya Bonambella, de l'unité d'ethnosociologie du Ce.rel.tra.

³³ J. F. Loung devait mourir à Yaoundé quelques jours avant Eldridge.

³⁴ Mohammadou, qui n'est pas poulophone de naissance craint que quelques erreurs ne le trahissent. Il ne réalisera des émissions en fulfulde qu'à Ngaoundéré, de 1988 à 1992, à Radio Sawtu Linjiila (mission norvégienne de la Fraternelle Luthérienne) car chacun sait que le fulfulde de Ngaoundéré impose moins d'exigences. Il animera une émission fondée sur l'interactivité avec les populations elles-mêmes, auprès d'informateurs de Mbé, Hol, Mbali... Cette « tribune des auditeurs », dans sa partie réponses aux questions (*jawaabu yam'de*) était particulièrement populaire.

sonayo, sinre, kasku... Il n'est pas avare de ses connaissances et initie, avant la lettre, des formes de tourisme culturel.

Mais cela n'est qu'un entraînement en période de rédaction, pour préparer d'autres marches autrement plus longues et fructueuses, sur le revers méridional de l'Adamaoua. Car, durant cette période, Mohammadou trouve le moyen de garder un rythme de terrain soutenu et c'est là que sa recherche va basculer. Il n'a vu l'histoire, jusqu'à présent, que sur fond de conquêtes peules. Les groupes haabe sont présentés uniquement selon un point de vue très poulocentré, épousant par là même la fabrication de l'histoire par ses informateurs peuls.

Selon Amadjoda Daniel³⁵, qui travaille sur les traditions orales mbum, même les Mbum, qui furent pourtant à l'amorce de la sortie d'Eldridge du monde peul, sont encore envisagés comme faire-valoir à l'histoire peule. Eldridge ne sait comment aborder « l'autre histoire » et se soustraire aux informateurs notables savants attachés aux dynasties des lamidats, auprès desquels le chercheur reste sous la dictée. Il va alors se produire une rencontre, vers 1983, avec Nicolas Mvoutsi. Infirmier, Mvoutsi est un des premiers sortis de l'école d'Ayos fondée par le Dr. Jamot. Mvoutsi est vute et a fait beaucoup de terrain, il s'est penché sur sa propre culture³⁶ et il va dérouler devant Eldridge une histoire des Vute qui s'inscrit dans la continuation de celle des Mbum. Mvoutsi lui ouvre les yeux sur cette « autre histoire », dont Eldridge, fort maintenant qu'un questionnement précis³⁷, trouve confirmation dans des enquêtes auprès d'autres villages vute. Ils vont ensemble à Yoko, Ngilla, Niakon (1984)... Mais Mvoutsi, trop âgé, refuse de conduire Mohammadou dans ces fonds de brousse, sur les sites d'anciennes chefferies, dans ces *nguroore* sauvages, zones à éléphants et à buffles, à deux jours de marche. Eldridge piaffe, mais il est lancé. Il continuera chez les Tikar³⁸ et embrassera ainsi la seconde partie de son œuvre, la « révolution » des Baare-Camba., dont les conquêtes ont bouleversé tous ces peuples pour s'achever sur les hautes terres de l'Ouest. Dès lors, ces travaux sur d'aussi vastes espaces confèrent à Eldridge le statut d'historien national.

Eldridge nourrit de grandes ambitions pour la recherche du Nord avec le « musée dynamique » couplé à un véritable centre de recherches avec laboratoires. Cela peut se concrétiser car la France projette, avec d'importants crédits de la coopération, de le réaliser à Boklé, de l'autre côté de la Bénoué, en face de Garoua. Ce musée présentera quelque parenté avec d'autres « musées vivants », de Niamey et de Jos, récemment inaugurés. L. Perrois, représentant de l'Orstom et ethnomuséologue aurait en charge des salles et des collections ; moi-même, géographe Cnrs à ce moment-là, les architectures et leur reconstitution dans leurs

³⁵ Dès 1977, il était au Ce.rel.tra le seul chercheur du Nord aux côtés d'Eldridge.

³⁶ Mvoutsi K.N., 1985. « Histoire des Vouté au Cameroun central ». Yoko.

³⁷ Eldridge l'avait aidé à écrire une autobiographie. Après sa mort, en 1996, Eldridge rédige : « Nouvelles perspectives de recherche sur l'histoire du Cameroun central au tournant du 18^e siècle (1750-1850) : l'invasion Baare » à la mémoire de Mvoutsi Karang Nicolas (1921-1996) « [...] qui nous révéla parmi les plus belles pages de cette extraordinaire épopée des peuples camerounais ». Il publiera finalement ce texte à *Ngaoundéré-Anthropos*, Vol. 4, 1999.

³⁸ Eldridge a cherché à visiter tous les sites anciens de chefferies, des Keperere, ceux de Ngambe-Tikar, des Mbum de Mana... d'où il rapporte parfois de surprenantes photos comme ce troupeau de buffles dans la muraille de Mana.

végétations commensales et défensives, Eldridge, lui, s'occuperait des laboratoires et de la bibliothèque.

Devançant une réalisation qui semblait assurée, Eldridge, de 1978 à 1981, se revendiquera de son titre de coordonnateur du projet, comme en témoignent les tampons de la station à ce moment-là. Eldridge demandait à tous les chercheurs rattachés à l'ISH de Garoua de rapporter de leurs terrains des objets, armes, outils, poteries, poteries faïtières... pour le futur musée. Tout était prêt, y compris les premières équipes mobilisées pour les reconstitutions architecturales quand, en 1981, les politiciens du sud du Cameroun montèrent au créneau : pas de musée dans le nord avant un musée national à Yaoundé. Le IV^e plan quinquennal de développement prévoyait, en effet, un musée national à Yaoundé et deux musées provinciaux, l'un à Bamenda et l'autre à Garoua. Seul le dossier de Garoua, bien conduit, était prêt. Ousman Mey ne se battra pas pour ce projet et Mohammadou l'accuse même de l'avoir fait échouer.

Puis, l'ISH pense pouvoir construire une station à Garoua. Un terrain au pied du Tinguelin, à Pukuluku, lui est même réservé et borné par la municipalité. Eldridge y amènera tout son personnel pour y planter neems et caïlcédrats. Cela n'aboutira pas non plus.

4. « L'exil » et la reconnaissance (1991-2004)

Lorsqu'en 1991 l'ISH est supprimé par le gouvernement Biya comme « nid d'opposants³⁹ », Eldridge, qui perd salaire et moyen de travail, le vit comme un véritable traumatisme⁴⁰. L'université de Yaoundé refuse de l'incorporer. Il décide alors de « s'exiler » à l'université de Maiduguri où il fera profiter le Nigeria du poids de sa science. Eldridge pouvait choisir entre trois universités nigérianes qu'il connaissait, Kano, Zaria et Maiduguri. Il choisit la plus proche du Cameroun. Mohammadou monte alors à Maiduguri offrir ses services. Il débarque chez le chancelier de l'université en chemisette et sandalettes, dites « sans confiance », accompagné de son chauffeur, Ballo, tous deux chargés des œuvres d'Eldridge, livres, tirés à part, articles, communications. Le chancelier leur demande de quitter dans l'instant son bureau et de se présenter en gentleman, costumé et cravaté. Eldridge se précipite au marché de Maiduguri, dans la partie des fripes (*aboore*) et achète une mauvaise veste et une cravate... Le contrat proposé est une misère, à peine l'équivalent d'un salaire d'instituteur au Cameroun, car son dossier camerounais est vide. De retour à Garoua, les chercheurs, Paul Eguchi en tête, lui

³⁹ Au sein de l'ISH, il s'agissait principalement du Crea (Centre de recherche d'études anthropologiques). Dans cette période d'ouverture démocratique, ces intellectuels opposants fomentèrent des grèves avec séquestration d'un ministre. Le directeur du Crea, Dika-Akwa Nya Bonambella, dit « commandant diya bobe », était en même temps secrétaire général de l'UPC et, autour de lui, les anglophones s'engageaient dans la mouvance d'un autre parti d'opposition, le SDF. Eldridge, dans une lettre (N. 4.8.97), en fait une autre lecture : l'ISH a été supprimé pour « non rentabilité » afin de complaire à la Banque Mondiale. Il se perçoit alors comme un « compressé ».

⁴⁰ Ce fut également un choc pour les institutions partenaires comme l'Orstom en particulier, qui avait engagé avec l'ISH une majorité de ses programmes dans le Nord. Par la suite, l'Orstom assistera en direct (bourses et stages) une grande partie des jeunes chercheurs camerounais en sciences humaines.

conseillent de refuser ce contrat indigne. Eldridge avance qu'il lui faut d'abord un ancrage institutionnel et que viendra ensuite le temps de renégocier ses émoluments. Il souligne aussi que des équipes allemandes se mettent à l'œuvre à Maiduguri sur des projets intéressants. C'est ainsi qu'il devint visiting professor en histoire et sociolinguistique, et chercheur au centre for trans-saharan studies, un institut au sein de l'université où il a son bureau. Il enseigne l'histoire et la culture peules au département de linguistique et suit des étudiants post-graduate, souvent camerounais.

La création de l'université de Ngaoundéré en 1992 est un espoir, sera-t-il intégré ? Ceux qui voient en lui un autodidacte non investi par l'université, et dont l'enseignement ne peut être que suspect, restent majoritaires dans le corps des enseignants. Pourtant Eldridge s'applique à faire de l'histoire au sens où elle est « une discipline du comprendre et du faire comprendre ». Or, existe-t-il une méthode pour comprendre ? Il a acquis une culture historique tout au long de ses recherches, mais on entend ses détracteurs s'interroger : le vécu de terrain est-il automatiquement convertible en science ? et un savoir-faire a-t-il valeur de savoir ?

Pour Eldridge, il aurait fallu redéfinir des instances et des critères d'évaluation. Dans son œuvre, le rapport articles/ouvrages est disproportionné, le nombre d'articles, qui se sont pourtant multipliés à la fin de sa carrière, est resté inférieur au double de ses ouvrages. Pour lui, les ouvrages fondent la connaissance, pas les articles. Se pose à nouveau un problème de reconnaissance officielle : si les articles sont évaluables, surtout dans les revues accréditées à comité de lecture et affectées d'un nombre de points, les ouvrages posent toujours problème dans le jugement comptable des jurys. En l'occurrence, les professeurs de ces jurys n'ont généralement à leur actif qu'un livre, dans le meilleur des cas, leur thèse publiée. Les universités camerounaises, à l'image de celles de France, sont bien incapables de se libérer de l'emprise scientiste ambiante. L'université veut contraindre Eldridge à passer sous ses fourches caudines : qu'il prenne un de ses ouvrages et qu'il en fasse une thèse et la présente devant un jury *ad hoc*. Il doit se plier à ce qui reste le prototype de la recherche : la thèse. Mais Eldridge sent le piège. Il sait que s'il s'engage dans cette voie, l'administration multipliera les embûches pour lui faire payer ce qu'il est et ses affronts à l'encontre de ces institutions. En fait, Mohammadou a conduit trop loin son parcours solitaire pour le convertir en magistère académique. Il affirme, *a posteriori*, un rien provocateur, dans une lettre (N. 24.10.97) : « en histoire, je suis un self made man. Je n'ai pas perdu mon temps à présenter un doctorat ». Ceci le conforte quelque part dans son personnage de victime des institutions et de ces professeurs à la courte science qu'il ne cesse de fustiger. Si indéniablement Eldridge éprouvait quelque plaisir à endosser le rôle de victime et à y puiser un surcroît d'acharnement à son travail – ce que Thierno Bah avait déjà relevé (1997 : 46)⁴¹, il n'en souffrait pas moins d'être coupé des étudiants. Maintenant qu'il se voyait reconnu par la communauté internationale, son œuvre ne pouvait se voir parachevée qu'en imprimant sa marque sur des promotions d'étudiants camerounais.

⁴¹ Thierno Bah, 1997, « L'œuvre d'Eldridge Mohammadou : sa contribution à l'historiographie du Cameroun », p.45-61 in *La recherche en histoire et l'enseignement de l'histoire en Afrique centrale francophone*, Colloque international, Institut d'histoire comparée des civilisations. université de Provence, Aix-en-Provence.

Lisbeth Høltedahl, une anthropologue norvégienne, chantre de la « fulbétude », qui s'était placée à l'interface de l'université de Tromsø et la Faculté des Arts, Lettres et Sciences humaines de Ngaoundéré, fonda l'association *Anthropos*. De fait, *Anthropos* serait née par une nuit pluvieuse de 1990, au quartier Haoussaré de Ngaoundéré, selon un montage L. Høltedahl/Eldridge. Cette association, financée par le Comité national norvégien pour le développement de la recherche et de l'éducation, a pour vocation de délivrer des bourses et de « renforcer les capacités académiques locales ». En 1996, *Anthropos* aura sa revue en sciences sociales *Ngaoundéré Anthropos* et Eldridge siègera naturellement au comité scientifique. *Anthropos* lui a permis de revenir au Cameroun. Et fort d'être un des fudi fata (funding father en pidgin) d'*Anthropos*, grand dispensateur de bourses en sciences humaines, il put même, en dépit des réticences d'une partie des enseignants, donner quelques cours de DEA au département d'histoire à partir de 1998.

Il est quasiment de tous les « ateliers d'*Anthropos* » et reprend même des émissions radiophoniques à Ngaoundéré avec l'historien G. L. Taguem Fah (1999). On reste étonné que le Professeur Eldridge n'ait enregistré aucun passage cathodique à cette époque. Les étudiants trouvent en face d'eux un homme de terrain, véritablement habité par ses sujets et dont les connaissances historiques sur le Nord-Cameroun leur semblent infinies. Pourtant, les rapports avec le Professeur Eldridge n'avaient rien d'iréniques. Eldridge affichait volontiers un certain cynisme à leur rencontre. Il est perçu comme un maître menaçant. Certains dénoncent des humiliations, des crises d'autorité sans véritable objet. D'autres veulent bien y voir une forme d'initiation. Ils reconnaissent, en revanche, le sérieux et le niveau de son encadrement. Tous, au fond, restent fascinés par ce monstre d'histoire.

Eldridge a, plus que jamais, le sentiment d'être unique à travers son œuvre et sa logique cumulative terrain/archives. Il fait autorité, autorité qui ne doit rien, ni aux diplômes, ni aux intrigues universitaires. Son rêve de postérité scientifique prend forme. Outre à demeurer ce qu'il est, « un chercheur mbororo », il aspire depuis 1992 à devenir – comme on dit aujourd'hui – un passeur de savoirs historiques. Les tribunes que lui offrent ces deux universités francophone et anglophone lui en donnent les moyens. À l'université de Maiduguri, où la coopération allemande est très présente depuis le début des années 1990, son côté polyglotte (français, anglais, allemand) fait merveille. De plus, jusqu'à la fin de ses jours, il ne cessera de collectionner les langues locales, le kanuri pour la dernière. Dès lors, il présente de lui une image beaucoup plus apaisée et il peut, enfin, se mettre en conformité avec son image. Physiquement même, son visage d'adolescent ridé, sans âge avec des yeux toujours aussi perçants d'intelligence qu'on lui connaît depuis trente ans, trouve enfin des accents de sérénité.

Anthropos ne sera pas sa chose comme l'avait été la station ISH de Garoua, mais cela lui a permis d'avoir accès à quelques crédits. Mohammadou n'en reste pas moins libre et trouve pesante cette main mise réalisée par une université norvégienne sur la faculté de Ngaoundéré. Ces pratiques ont pour lui des relents de colonialisme⁴². Sa vie durant, Mohammadou a beaucoup suspecté les expatriés, chercheurs compris, de comportements colonialistes. Mais la tribune que lui offre

⁴² Selon lui, les Norvégiens, suivant leurs missionnaires, colonisaient un coin d'Afrique un siècle après les Français et les Anglais. L'administrateur d'*Anthropos* n'est autre que le régisseur, norvégien, de l'hôpital norvégien de la mission norvégienne de Ngaoundéré.

Anthropos est irremplaçable. Il encaissa très mal, quelques mois avant sa mort, le sabotage d'*Anthropos* par sa propre fondatrice, geste qualifié « d'infanticide » par Eldridge.

Pour un homme qui, plus que tout autre, a voulu être camerounais, la honte soit sur les institutions universitaires de ce pays pour ne pas l'avoir coopté en leur sein. Ses « postures » anticoloniales, parfois d'un autre temps, l'avaient conduit à un évitement constant des institutions du Nord. Pourtant, c'est la communauté scientifique internationale qui l'a reconnu. Une partie se retrouve comme affidée de l'association *Mega-Tchad*, sans encore une fois qu'Eldridge y ait physiquement participé, hormis pour le *Mega-Tchad* en décembre 2003⁴³, à Maiduguri.

Exilé à l'université de Maiduguri et revenant comme un braconnier grâce à *Anthropos* à l'université de Ngaoundéré, il faillit être enterré à Maiduguri. Sans doute eût-il préféré l'être à Ngaoundéré. Mohammadou appartenait à deux villes, Garoua qu'il dit, dans une lettre, « aimer sans l'aimer », et Maiduguri, qui a su le reconnaître et où il se plaisait à inviter les collègues camerounais avec lesquels il était encore en relation et pouvaient ainsi témoigner de son aura acquise. Mais un attachement secret le liait à Ngaoundéré, ville cosmopolite à portée de ses plus belles trouvailles historiques et du vivier d'étudiants pouvant se revendiquer du professeur Eldridge. Il parlait depuis longtemps de s'y installer. N'y avait-il pas acheté un bout de terrain près de la rivière Bi Juro (« rivière du miel » en mbum⁴⁴), mais c'était là faire une fin à laquelle il ne croyait pas lui-même.

Eldridge a atteint un but, qui s'est peu à peu imposé à lui, de n'avoir ni ami, ni famille, ni héritier matériel ou spirituel et de n'avoir appartenu à aucune équipe scientifique. Il n'est que le fils de son œuvre. Ses seuls héritiers seront la communauté scientifique et le pays qu'il a choisi, le Cameroun.

Il convient ici de lui laisser la parole (N., 24.10.97) : « Ma fierté, mon honneur, c'est de savoir – à travers l'opinion internationale – que ce que j'ai consacré ma vie à faire a quelques valeurs et que cela a servi à quelque chose. Je dois avouer que c'est à cette passion – la recherche du passé et sa transmission aux générations à venir que j'ai même sacrifié ma vie familiale... » et de poursuivre, « En fait, je n'ai jamais été seul, je ne crains pas la solitude, car je ne la connais pas. Je vis quotidiennement avec tous les gens du 19^e et du 18^e siècle, nos ancêtres, que je m'efforce de faire ressurgir des ténèbres, du néant, de l'oubli. Je vis davantage dans leur monde que dans celui-ci ; et ceci depuis des décades ».

Pour son épitaphe, même le titre d'historien lui semble discuté. Le procès qui continue de lui être fait par les clercs n'a pas grand sens : Eldridge est-il un mémorialiste, sorte de proto-historien inculte ? un anthropologue ? un ethno historien ?, voire, pour Holtedahl, « un ethnologue qui a un talent tout à fait exceptionnel » (Thierno Bah, 1997 : 56)... Pendant près de quarante ans, Eldridge ne s'est vu qu'en historien, ce que tous les chercheurs de terrain lui reconnaissent sans hésitation.

⁴³ Et l'envoi d'un texte pour le colloque du Réseau Méga-Tchad d'Orléans du 15 au 17 octobre 1997.

⁴⁴ Terrain de moins de 3 ha clôturés de barbelés, à quelques kilomètres du goudron, au sud de Ngaoundéré, vers le campus universitaire. C'est là qu'il projetait de construire sa bibliothèque.

Aujourd'hui, sa tombe anonyme sous les *Daniellia oliveri* du petit cimetière, ironie du sort, français de Garoua, reste inachevée. Allez, monsieur l'entrepreneur, la dernière souscription ne va pas tarder. Inscrivez enfin, car pour le chercheur digne, il faut faire court : « Ici repose Eldridge Mohammadou, 1934-2004, historien du Cameroun ».